

## Présentation

David Heap et Juvénal Ndayiragije

Volume 28, numéro 1, 2000

Traits et interfaces

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/603183ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/603183ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0710-0167 (imprimé)

1705-4591 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Heap, D. & Ndayiragije, J. (2000). Présentation. *Revue québécoise de linguistique*, 28(1), 7–9. <https://doi.org/10.7202/603183ar>

## PRÉSENTATION

David Heap  
Université Western Ontario  
Juvénal Ndayiragije  
Université de Toronto

La notion de trait a toujours occupé une place centrale dans les recherches sur l'architecture de la grammaire. En dépit de leur diversité, les différents modèles théoriques qui se sont succédé depuis le Cercle linguistique de Prague, au moins, s'accordent sur le fait que les expressions linguistiques reposent sur des unités plus petites, soit des traits. De la notion de trait distinctif chez Troubetzkoy et Martinet, on passe à la conception qui est commune à toutes les différentes manifestations de la grammaire générative, celle des traits comme entités primitives abstraites combinées suivant des schèmes invariants et récursifs. La recherche linguistique actuelle doit déterminer la nature de ces unités primitives, des opérations élémentaires de leur assemblage ainsi que des principes (invariants ou variables) qui régissent ces opérations.

Sur le plan méthodologique, la complexité de l'objet d'étude requiert une division du travail entre les branches principales de ce programme de recherche que sont la phonologie, la morphologie, la syntaxe et la sémantique. Mais en dépit de la diversité des faits qui appartiennent aux différents modules de la grammaire et aux grammaires individuelles, la notion de trait revient constamment, à la fois comme outil heuristique et comme élément d'analyse. Qu'on veuille expliquer ou tout simplement décrire les faits linguistiques, l'emploi des traits semble inévitable. La nécessité des traits étant admises, deux groupes de questions épistémologiques se posent aux chercheurs travaillant dans les différentes spécialités.

D'une part, quels sont les outils d'analyse nécessaires et essentiels pour décomposer une expression linguistique donnée (objet phonologique, morphologique, syntaxique ou sémantique) en traits? Quelle motivation conceptuelle peut justifier l'introduction d'une opération additionnelle dans la dérivation

d'un type particulier d'objet linguistique? Par exemple, qu'est-ce qui, dans la nature des entités primitives (traits) manipulées par les computations syntaxiques, justifie la nécessité conceptuelle de l'opération Attraction de F, absente des autres branches de la linguistique?

D'autre part, étant donné les exigences générales d'économie, de symétrie et de non-redondance que la philosophie des sciences impose à toute activité scientifique, comment peut-on rendre compte de la variation interlinguistique sans recourir à des contraintes ad hoc? De là surgissent une foule de questions particulières reliées aux recherches sur chacune des sous-spécialités linguistiques. Pour n'en citer qu'une au hasard, pourquoi les théories phonologiques emploient-elles depuis des années des traits privatifs monovalents qui s'organisent en structures hiérarchisées, alors que la syntaxe se sert de traits binaires, éventuellement regroupés en matrices non ordonnées?

La réponse tient de l'hétérogénéité inhérente des faits autant que des approches. Puisque chaque domaine de recherche répond surtout et d'abord à sa logique interne, il n'est pas étonnant de constater que même une notion aussi fondamentale que celle de trait est comprise et utilisée de façon fort différente par les différentes sous-disciplines de la linguistique. Nous ne pouvons atteindre une compréhension plus unifiée de cette notion qu'en poursuivant des recherches particulières dans chaque domaine, pour ensuite les comparer et les contraster afin de voir dans quelle mesure elles produisent des résultats convergents. D'où le deuxième terme de notre titre (que nous devons à une suggestion de Mihaela Pirvulescu) : *Traits et interfaces*. Car nous sommes convaincus que les interfaces entre les modules, lieux de variation par excellence, sont aussi les points de tension où on trouvera les faiblesses et les forces d'un modèle grammatical. C'est aux interfaces que se rencontrent les différents sous-domaines de la linguistique avec les traits qui leur sont propres; c'est également aux interfaces que se rencontrent les linguistes de différentes spécialités avec leurs manières particulières de comprendre les traits et leur utilisation. C'est donc aux interfaces qu'il faut chercher, pour voir si la notion de trait peut être comprise de manière unifiée à travers les sous-domaines, et pour tester les différentes façons de travailler avec les traits.

De telles questions épistémologiques, qui sont au coeur des derniers développements en grammaire générative, sous-tendaient la discussion lors d'un atelier organisé en décembre 1998 à l'Université Western Ontario. Le présent numéro thématique est une sélection des communications présentées à cet atelier. Chacun des articles est en même temps une contribution à ces débats scientifiques plus généraux et une réponse à des questions de recherche particulières. Nous

les présentons dans un ordre qui va du plus concret (la phonologie) au plus abstrait (la sémantique) en passant par la morphologie et la syntaxe.

Parth Bhatt et Emmanuel Nikiema examinent différentes hypothèses à propos de la représentation sous-jacente des voyelles nasales en créole de Sainte-Lucie. Ils concluent que la représentation de la nasalité, dans cette grammaire, par des suites de voyelle orale + consonne nasale unies par une relation particulière rendue possible par la théorie permet de prédire toutes les différentes formes de surface.

L'article de Susana Bejar montre que la distribution des marques d'accord en nombre, personne et genre en arabe standard et en géorgien peut être expliquée en postulant une géométrie des traits qui organise ceux-ci de façon hiérarchique.

Le texte de Nick Bibis analyse certains emplois marginaux des clitiques en grec moderne (tels les accusatifs idiomatiques et affectés, et les datifs affectés) en utilisant d'une part des traits intrinsèques de Temps et de Personne, et d'autre part des traits [ $\pm$  interprétable].

L'article de Mike Barrie traite de l'enclise des pronoms objets, qui est la norme en portugais européen, et des contextes spécifiques qui provoquent la proclise. Il rend compte de ces faits en proposant que dans cette grammaire, C possède un trait [+lexical] qui doit être vérifié avant l'Épellation.

L'article de Denis Liakin et Juvénal Ndayiragije examine des constructions russes en *-sja* (instrumentales, moyennes et passives, entre autres) pour en proposer une analyse unifiée basée sur le Cas nul et sur les traits [faible] et [fort].

Nöella Roy s'interroge dans son texte sur la nature catégorielle de certaines constructions à interprétation quantifiante en français québécois et, en particulier, sur l'ensemble complexe de traits sémantiques et formels qui caractérise ces expressions.

Finalement, Marie-Thérèse Vinet considère dans son article la combinaison de *-tu*, opérateur de force illocutoire en français québécois, et *pas*, marqueur de négation phrastique. Cette combinaison est possible avec des interrogatives explétives, mais non pas avec des questions informatives qui ont un opérateur [+Q] «in situ».

Nous tenons à remercier les Départements de français et d'anthropologie de l'université Western Ontario d'avoir appuyé cette rencontre, ainsi que tous les participants à l'atelier, la rédaction de la Revue québécoise de linguistique et les évaluateurs et évaluatrices des articles.